



André Durand présente

**‘ ’Ma bohème
(Fantaisie) ’ ’
(octobre 1870)**

Poème de RIMBAUD

*Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal ;
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !*

*Mon unique culotte avait un large trou.
- Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou*

*Et je les écoutais assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;*

*Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied contre mon coeur !*

Analyse

Lors de ses fugues, plusieurs mois de vie nomade sur les routes à la fin de l'été et au début de l'automne 1870, Rimbaud, adolescent rompant avec son monde dont il rejetait les principes, retrouvait, malgré la faim et le froid, la limpidité du monde, avait la sensation de toucher à « la vraie vie », voyait la création poétique favorisée par la pérégrination. Les poèmes écrits en chemin dirent, avec une liberté presque enfantine, les joies de cette brève saison au paradis. Le plus significatif est "*Ma bohème*".

Ce titre est une allusion à la vie de bohème, expression par laquelle on désignait (par analogie avec la vie des tziganes qu'on croyait originaires de la Bohême), la vie insouciante, libre, sans règles ni contraintes, en marge de la société, au jour le jour, sans souci du lendemain, qu'au XIXe siècle menaient les artistes, qui refusaient le conformisme et l'esprit bourgeois. Comme le jeune homme qu'était Rimbaud ne pouvait vivre la vie de bohème des artistes parisiens, il s'en est fait une (d'où le possessif « *ma* ») en s'échappant de la maison familiale. Cependant, par le sous-titre, "*Fantaisie*", il semble avoir voulu indiquer que, dans le poème, il y en a plus que de réalité.

En tout cas, ce poème charmant, évocation réaliste mais très poétique aussi, est vraiment personnel, tant par son inspiration (cette vie insouciante, misérable et pourtant heureuse qu'a menée le jeune Rimbaud) que par sa forme (un sonnet qui est utilisé avec fantaisie et insolence car il est irrégulier, les deux quatrains n'étant pas sur les mêmes rimes, qui est quelque peu malmené par les enjambements inattendus, par les ruptures qui sont autant de pieds de nez à un genre parfaitement maîtrisé).

Premier quatrain :

Au début du poème, l'utilisation de la première personne du singulier indique que l'expérience du voyage est rapportée par le jeune voyageur lui-même, qui trace de lui une sorte de portrait. S'imposent des termes appartenant au champ lexical du mouvement, les verbes : « *je m'en allais* » - « *j'allais* » dont la reprise anaphorique est insistante. On note l'allure directe et vigoureuse du premier vers : on voit le jeune garçon marcher allégrement sur la route, désinvolte et résolu. Car, si cette rupture est tout d'abord physique, elle est aussi morale : il montre son opposition à la société dont il est issu et sa détermination avec la mention « *les poings dans mes poches crevées* », image de force, premier trait un peu trivial ; or les poings serrés étaient une attitude habituelle chez Rimbaud (dans sa lettre à Izambard du 12 novembre, il écrit : « Allons, chapeau, capote, les poings dans les poches, et sortons. ») ; cette manière de « faire le poing » indique une attitude hostile à l'égard de l'entourage, un défi.

Ses vêtements sont misérables, mais il ne s'en soucie point ; parti à l'improviste, il n'a donc rien prévu, n'a emporté avec lui aucun bagage ; les poches de son pantalon sont crevées, son manteau devient transparent à force d'usure (« *Mon paletot aussi devenait idéal* » est une expression amusante qui montre qu'il n'est plus qu'une « idée » de vêtement tellement il est usé). Ce délabrement du costume qui est sans doute exagéré justifie le sous-titre : « *Fantaisie* ».

Mais il est heureux malgré son dénuement matériel, allant « *sous le ciel* », lieu indéfini, immensité idéale, espace affranchi de toutes limites, qui est significatif d'une grande liberté. « *Sous le ciel* », il ne subit aucune contrainte, ne reconnaît que cette autorité, avec celle de sa « *Muse* » qu'il interpelle avec à la fois courtoisie et familiarité, dans ce vers 3 qui est un peu disloqué. Le jeune chemineau, qui vit dans un univers poétique, se déclare le « *féal* » de sa « *Muse* », le chevalier servant de cette dame qu'est la poésie, « *féal* » étant un mot médiéval, dérivé de « *foi* », qui signifie fidèle, loyal, partisan et soutien tout dévoué, qui désignait le vassal qui se soumettait à son suzerain, mot qu'on emploie encore pour imiter le style du Moyen Âge. « *Oh ! là là* » est une interjection familière, qui désacralise la scène en faisant ressortir un côté populaire, marque ainsi une rupture esthétique, signale le détachement narquois avec les rêves d'amour dans lesquels il s'est complu. Si cette fugue est d'abord la rupture d'un adolescent avec sa société, elle lui procura aussi le bonheur de pouvoir écrire des poèmes.

Deuxième quatrain :

Rimbaud revient à la réalité et à ses habits lamentables, signalant avec « *mon unique culotte* » qu'il n'a pas de vêtements de rechange ; et, autre trait trivial, cette culotte est trouée (on devine où est ce large trou !). Rapprochement qui est un souvenir d'enfance, il se compare au Petit Poucet du conte de Perrault : de même qu'il égrenait dans la forêt des miettes de pain ou des cailloux blancs pour retrouver son chemin, Rimbaud égrène tout en marchant ce qu'il ne révèle qu'après un habile enjambement : « *Des rimes* ». On a pu dire en effet que sa poésie est celle d'un marcheur.

Avec « *Mon auberge était à la Grande Ourse* », on a l'enseigne d'une hôtellerie fantaisiste, qui est peut-être un souvenir d'un poème de Méral, que Rimbaud admirait, intitulé « *L'hôtellerie de la belle étoile* » ; mais il renouvela l'expression pour indiquer de façon plaisante qu'il couchait « *à la belle étoile* », ce qui est peut-être une autre exagération, une autre « *fantaisie* ». « *La Grande Ourse* » est aussi une étoile qui est choisie pour signifier le retour impossible au sein maternel.

Le quatrième vers suscite la magie d'une errance nocturne sous la protection des étoiles, le poète croyant entendre glisser et grincer doucement sur ses essieux le chariot que les étoiles de la Grande Ourse figurent et qui semble lui appartenir : ce « *doux frou-frou* » des étoiles, qui est comme un regret du froissement de la soie des vêtements des femmes, est une notation originale qui assimile le scintillement des étoiles à une sensation auditive. Déjà, dans « *Ophélie* », Rimbaud parla du « *chant mystérieux* » qui « *tombe des astres* ».

Comme le veut la tradition du sonnet, les quatrains, qui sont animés du dynamisme de la marche, s'opposent aux tercets qui évoquent des moments de repos, de création poétique, de mélancolie.

Premier tercet :

Rimbaud évoque les haltes sur les talus qui bordent les routes, faites dans « *ces bons soirs de septembre* », la nature apparaissant encore favorable, toujours protectrice. Si le repos fait sentir la sueur due à l'effort, celle-ci, au lieu d'être un aveu de fatigue, est ici une source d'énergie, car ces « *gouttes / De rosée* » (enjambement qui met en relief un mot important), qui peuvent aussi être le serein (« *humidité ou fraîcheur qui tombe avec le soir après une belle journée* »), donnent surtout une impression de fraîcheur tonifiante, impression qui est renforcée par la comparaison avec un « *vin de vigueur* », c'est-à-dire un breuvage qui rafraîchit et rend des forces au marcheur épuisé.

Deuxième tercet :

Le « *où* » par lequel il commence introduit une seconde proposition relative subordonnée comme la précédente à « *ces bons soirs de septembre* ».

Tandis que le poète rimait, les ombres du soir se sont allongées, se sont accrues démesurément, au point d'évoquer des objets, ou des silhouettes « *fantastiques* ». Quoi d'étonnant, même si la comparaison est insolite et impertinente, que les élastiques de ses souliers qu'il tire avant de se remettre en route le fassent penser aux cordes d'une lyre ? la comparaison étant antéposée pour créer plus de surprise. La lyre suggère une référence à Orphée, ce qui accentue encore l'écart avec la trivialité d'« *élastiques* ». Ce rapprochement est quelque peu railleur : Rimbaud se moque de cette exaltation poétique d'un vagabond loquace, mais non sans quelque attendrissement sur lui-même. Si l'image a une vulgarité voulue, le geste est vrai : le jeune homme pour resserrer les lacets de ses souliers (de ses « *souliers blessés* », association inattendue et naïve, mais ils sont usés et abîmés par les longues marches et par les cailloux du chemin, et, peut-être par une hypallage, blessent-ils aussi les pieds) pose son pied sur le rebord du talus ou sur une grosse pierre ; il se penche et appuie contre sa poitrine non son pied, mais son genou.

S'il dit « *un pied contre mon cœur* », c'est pour opposer le mot vulgaire « *pied* » au mot « *cœur* » qui suggère des sentiments élevés, un idéal. D'ailleurs, tout le texte est fait d'un mélange de réalisme vulgaire et d'aspirations à l'idéal.

Ainsi, ce poème, qui a un caractère essentiellement autobiographique, nous montre combien était vive la soif de liberté et d'aventure qui lançait sur les grandes routes le collégien Rimbaud, dégage

des conventions sociales, insoucieux de la misère et transfigurant sa vie par l'enchantement de la poésie.

Car sont associées ces deux évasions que sont le voyage réel, évasion terrestre, et la poésie qui est perçue et présentée comme un voyage magique dans un univers qui est autant celui des lieux découverts que celui des mots révélés, comme une évasion vers une sorte d'idéal.

Le sonnet, à la fois respecté et maltraité, illustre l'inventivité du jeune poète et justifie le double titre, « *Ma bohème* » et « *Fantaisie* », révèle l'expression d'une liberté à l'intérieur de contraintes. En ce sens, c'était déjà la préfiguration de la revendication, chez Rimbaud, de la liberté poétique dans une création qui est écoute du monde et dépassement de ses frontières terrestres et humaines.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)